



LES HÉRITAGES

AUX ORIGINES DE LA SAGA
NUMÉRO QUATRE



PITTACUS LORE

LES HÉRITAGES

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

*Numéro Quatre
Le pouvoir des Six
La révolte des Neuf
L'empreinte de Cinq
La revanche de Sept
Le destin de Dix
Tous pour Un*

Sous le nom de James Frey

*Endgame
1 – L'appel
N° 11245*

*2 – La clé du ciel
N° 11624*

*3 – Les règles du jeu
N° 11933*

Retrouvez l'univers de la série *Numéro Quatre*
sur www.facebook.com/jailu.collection.imaginaire

PITTACUS LORE

LES HÉRITAGES

aux origines de la saga

NUMÉRO QUATRE

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Marie de Prémonville



Titres originaux :
L'héritage de Six : *Six's legacy*
Le don de Neuf : *Nine's legacy*
Les dons déçus : *The Fallen legacies*

Six's legacy © Pittacus Lore, 2011
Nine's legacy et *The Fallen legacies* © Pittacus Lore, 2012
Tous droits réservés

Pour la traduction française :
© Éditions J'ai lu, 2018

L'HÉRITAGE DE SIX

CHAPITRE 1

Katarina dit qu'il y a plus d'une façon de se cacher.

Avant d'arriver ici, au Mexique, nous vivions dans une banlieue de Denver. À l'époque, je m'appelais Sheila, prénom que je déteste encore plus que celui que je porte en ce moment, Kelly. Nous avons vécu là deux ans. Je me mettais des barrettes dans les cheveux et des bracelets en plastique rose aux poignets, comme toutes les autres filles de l'école. J'allais parfois dormir chez certaines, celles que j'appelais « mes amies ». Durant l'année scolaire, j'allais au collège, et l'été, en colonie de vacances, dans un camp de natation. J'aimais bien mes amies, et la vie qu'on menait là-bas me plaisait, mais avec Katarina, ma Cêpane, nous avons déjà déménagé souvent, aussi je savais que ça ne durerait pas toujours. Après tout, ce n'était pas ma *vraie* vie.

Ma vraie vie, elle se déroulait au sous-sol de notre maison, où Katarina m'entraînait aux techniques de combat. Dans la journée, c'était une salle de jeux classique, avec un grand canapé bien moelleux, une télé dans un coin, et une table de ping-pong. La nuit, c'était un gymnase suréquipé, dédié à l'entraînement intensif, avec des sacs de frappe, des praticables, des armes et même un cheval d'arçons improvisé.

En public, Katarina jouait le rôle de ma mère, prétendant que son « mari », c'est-à-dire mon « père », avait été tué dans un accident de voiture quand j'étais bébé. Nos noms, nos existences, notre histoire, tout n'était que fiction,

des identités fabriquées pour nous servir de camouflage. Mais ces identités nous permettaient au moins de vivre au grand jour. Sous les apparences de la normalité.

Se fondre dans la masse : c'était un des moyens de se cacher.

Mais on a dérapé. Aujourd'hui encore, je me rappelle notre conversation, tandis qu'on quittait Denver pour le Mexique – la seule raison pour laquelle Katarina avait choisi ce lieu, c'est qu'on n'y était encore jamais allées. On essayait toutes les deux de comprendre par quelle erreur on avait fait sauter notre couverture. J'avais dit à mon amie Eliza quelque chose qui contredisait ce que Katarina avait raconté à sa mère. Avant Denver, on avait vécu en Nouvelle-Écosse, pendant un hiver long et rigoureux, mais dans mon souvenir, dans le « scénario » sur lequel on était tombées d'accord, on était censées avoir vécu à Boston, juste avant Denver. Katarina se rappelait une version différente, aussi avait-elle affirmé que c'était à Tallahassee que nous avions habité en dernier. Eliza en avait parlé à sa mère, et c'est là que les gens avaient commencé à se poser des questions.

Ce n'était pourtant pas une catastrophe. Aucune raison de croire que ce bête lapsus soulèverait suffisamment de doutes pour attirer les Mogadoriens jusqu'à nous. Mais notre vie à Denver s'était dégradée, et Katarina avait profité de l'occasion pour changer de décor.

Aussi avons-nous déménagé. Une nouvelle fois.

À Puerto Blanco, le soleil est éclatant et implacable, et l'air affreusement sec. Avec Katarina, on n'essaie même pas de se mêler à la population, des familles de fermiers mexicains. Notre seul contact régulier avec les autochtones, c'est notre virée hebdomadaire en ville pour le ravitaillement, à la petite épicerie locale. Nous sommes les seules blanches à des kilomètres à la ronde, et bien que nous parlions l'espagnol toutes les deux, il est impossible de nous prendre

pour des Mexicaines. Pour nos voisins, nous sommes les *gringas*, des ermites bizarres.

« Parfois, le meilleur moyen de ne pas se faire remarquer, c'est de ne pas être comme les autres », prétend Katarina.

Il semble qu'elle ait raison. Nous sommes ici depuis presque un an, et personne ne nous a jamais embêtées. Nous menons une vie solitaire mais bien réglée, dans une hutte tentaculaire de plain-pied, nichée entre deux grandes étendues de cultures. Nous nous levons avec le soleil et, avant même de manger ou de se laver, Katarina me fait m'entraîner dans la cour de derrière : je monte et descends une petite colline au pas de course, pratique la gymnastique suédoise et le tai-chi. Nous profitons de la fraîcheur relative du petit matin.

L'entraînement est suivi d'un petit déjeuner léger, puis de trois heures d'étude : les langues, l'histoire mondiale et d'autres sujets que Katarina glane sur Internet. Elle qualifie sa méthode pédagogique d'« éclectique ». Je ne sais pas ce que ça signifie au juste, mais cette diversité est la bienvenue. Katarina est une femme calme et réfléchie, et bien qu'elle soit ce qui se rapproche le plus d'une mère pour moi, nous sommes très différentes l'une de l'autre.

Pour elle, ces heures d'étude doivent être le meilleur moment de la journée. Pour moi, c'est l'entraînement physique.

Après le travail intellectuel, on ressort sous le soleil de plomb. La chaleur me fait tourner la tête et me donne des hallucinations : pour un peu, je croirais voir mes ennemis imaginaires. Je me fais la main sur des mannequins de paille : je les crible de flèches, je les poignarde, je les laboure de coups de poing. Aveuglée par le soleil, je les considère comme des Mogadoriens, et je savoure ce moment où je peux leur régler leur compte. Selon Katarina, malgré mes treize ans, je suis déjà tellement forte et agile que je pourrais facilement battre un adulte, même bien entraîné.

Un des avantages, dans le fait de vivre à Puerto Blanco, c'est que je n'ai pas à camoufler mes pouvoirs. À Denver,

que ce soit pour aller nager à la piscine ou simplement jouer dans la rue, je devais toujours me surveiller, pour ne pas révéler la vitesse et la force que le programme strict de Katarina m'a permis d'acquérir. Ici, on reste dans notre coin, à l'abri des regards, si bien que je n'ai pas à me cacher.

Aujourd'hui, c'est dimanche, et l'entraînement se limite à une heure. Tandis que je boxe dans le vide avec Katarina derrière la maison, je sens bien que le cœur n'y est pas : elle attaque mollement et plisse les paupières dans la lumière du soleil d'un air las. J'adore m'entraîner et je pourrais y passer la journée, mais par égard pour elle, je suggère qu'on arrête là.

« Oh, oui, il n'y a pas de mal à finir tôt, pour une fois », répond-elle. Je souris intérieurement, fière de ma ruse : elle croit que c'est moi qui suis fatiguée. Nous rentrons, et Katarina nous sert deux grands verres d'*agua fresca*, notre petit plaisir du dimanche. Dans le salon de notre humble habitation, le ventilateur tourne à plein régime. Tandis que Katarina relance ses divers ordinateurs, je me débarrasse de mes rangiers poussiéreux et humides de sueur et je m'écroule au sol. Je fais quelques étirements pour éviter les courbatures, puis attrape la grosse pile de jeux de société sur l'étagère dans le coin. Risk, Stratego, Othello. Katarina a bien tenté de me convertir à Destins et au Monopoly, histoire de multiplier les compétences, comme elle dit, mais je n'ai jamais vraiment accroché. Elle a fini par se faire une raison, et désormais on ne joue qu'à des jeux de combat ou de stratégie.

Mon préféré, c'est Risk. Les parties peuvent s'éterniser, mais comme on a terminé tôt notre séance d'entraînement, je pense que Katarina sera d'accord pour y jouer.

« Un petit Risk ? »

Assise à son bureau, elle pivote d'un écran à l'autre.

« Un petit risque de quoi ? » demande-t-elle distraitement.

J'éclate de rire, puis secoue la boîte de jeu. Elle ne lève pas les yeux des écrans, mais en entendant toutes les petites

pièces s'entrechoquer près de son oreille, elle comprend sa méprise. « Oh. Oui, d'accord. »

J'installe le plateau. Sans lui demander son avis, je distribue les armées et les dispose. On y a joué tellement souvent que je n'ai pas besoin de lui demander quels pays elle aimerait conquérir, ou quels territoires elle voudrait fortifier. Elle choisit toujours les États-Unis et l'Asie. Je place bien volontiers ses pions sur cette partie du planisphère, sachant qu'avec mes zones plus faciles à défendre, j'aurai bientôt des armées assez puissantes pour écrabouiller les siennes.

Je suis tellement absorbée par les préparatifs de la partie que je ne remarque pas combien Katarina est concentrée, elle aussi. Lorsque je me fais craquer bruyamment la nuque et que, pour une fois, elle ne me réprimande pas – « Arrête, s'il te plaît », dit-elle en général d'un air de dégoût –, je relève la tête, intriguée. Bouche bée, elle contemple un des moniteurs.

« Kat ? »

Pas de réponse.

Je me lève, et dans ma hâte de la rejoindre, je marche sur le plateau. Soudain je vois ce qui la captive tant. Un article sur l'explosion d'un bus en Angleterre.

Je lâche un grognement.

Katarina passe son temps sur Internet, à traquer les cas de mort suspecte. Ceux qui pourraient être le fait des Mogadoriens, et qui indiqueraient que le deuxième Gardane a été vaincu. Depuis qu'on est arrivées sur Terre, c'est une obsession, chez elle, et cette ambiance morbide commence à me miner.

Par ailleurs, on ne peut pas dire que ça se soit franchement bien passé, la première fois.

J'avais neuf ans, et à l'époque on vivait en Nouvelle-Écosse. Notre salle d'entraînement se trouvait dans le grenier. Katarina avait jeté l'éponge sur l'exercice physique pour la journée, mais comme il me restait de l'énergie à brûler, je faisais des cercles et des ciseaux au cheval d'arçons

quand j'avais brusquement ressenti une douleur déchirante à la cheville. J'avais perdu l'équilibre et m'étais affalée sur le tapis en poussant des hurlements, les deux mains autour de la blessure.

Ma première cicatrice. Elle signifiait que les Mogadoriens avaient tué Numéro Un, le premier des Gardanes. Et Katarina avait beau écumer Internet, la nouvelle nous avait prises totalement au dépourvu.

Pendant les semaines qui avaient suivi, on était restées sur des charbons ardents, persuadées qu'une deuxième cicatrice succéderait rapidement à la première. Mais rien. Je pense que Katarina est encore sous le choc, tellement nerveuse qu'elle est prête à bondir comme un ressort. Il s'est pourtant écoulé trois ans – presque un quart de ma vie jusqu'ici – et pour ma part je ne réfléchis pas trop à tout ça, point barre.

Je m'interpose entre elle et l'écran. « C'est dimanche. On joue.

— S'il te plaît, Kelly. » Elle dégaine mon dernier pseudonyme en date avec une certaine raideur. Je sais que, pour elle, je serai toujours Six. Dans mon cœur aussi. Ces pseudonymes successifs ne sont que des coquilles vides, ils ne reflètent pas mon intériorité. Je suis certaine que, sur Lorien, j'avais un nom, un vrai, pas juste un numéro. Mais ça remonte à si loin, et entre-temps j'ai tellement changé d'identité que je ne me le rappelle pas.

Six, voilà mon vrai nom. Voilà qui je suis.

On en a perdu, des dimanches de détente, à cause d'alertes de ce genre. Et au final, ce n'est jamais rien. Juste des tragédies ordinaires.

J'ai fini par découvrir que la Terre n'était jamais à court de tragédies.

« Nan. C'est juste un accident de bus. On fait cette partie. » Je la prends par les bras, je voudrais tellement qu'elle se détende. Elle semble si inquiète, et fatiguée. Je sais bien qu'une pause ne pourrait que lui faire du bien.

Elle tient bon. « C'est une *explosion* de bus. Et visiblement, ajoute-t-elle en se dégageant pour reprendre sa lecture à l'écran, la bataille dure.

— C'est le principe, avec la bataille, je fais remarquer en roulant des yeux. Allez, quoi. »

Elle secoue la tête et lâche un de ses petits rires de lassitude. « D'accord. Très bien. »

Elle quitte ses écrans pour venir s'asseoir par terre près du plateau de jeu. Je prends sur moi pour ne pas me frotter les mains d'avance : je gagne toujours, à Risk.

Je m'agenouille à côté d'elle.

« Tu as raison, Kelly, dit Katarina en laissant échapper un sourire. Il ne faut pas que je panique à chaque petite... »

C'est alors que l'un des moniteurs émet un brusque *ding* ! Encore une alerte. Ses ordinateurs sont programmés pour épilucher les informations inhabituelles, les commentaires sur les blogs, et même les changements notables dans le climat – tout est passé au crible en quête d'un signe des Gardanes.

« Kat, je t'en prie. »

Mais elle s'est déjà levée pour regagner son bureau et se remet à cliquer et à faire dérouler les articles.

« Très bien, je réplique, agacée. Mais je te préviens que je serai sans pitié, quand tu te décideras à venir jouer. »

Soudain, Katarina se fige, médusée par ce qu'elle a découvert.

Je me lève à mon tour et enjambe le plateau.

Je fixe l'écran.

Ce n'est pas un énième article sur l'accident en Angleterre, comme je le croyais. Il s'agit d'un simple commentaire anonyme, sur un blog. Rien que quelques mots obsédants et fascinants.

« Neuf, et maintenant huit. Est-ce que vous êtes là, vous autres ? »

CHAPITRE 2

C'est un cri dans le désert, lancé par un Gardane. Une fille ou un garçon du même âge que moi, qui nous cherche. Rapide comme l'éclair, j'arrache le clavier des mains de Katarina et tape une réponse dans la case commentaires. « OUI ! ON EST BIEN LÀ ! »

Katarina m'écarte la main d'un geste vif avant que j'aie pu appuyer sur Entrée. « Six ! »

Je recule, honteuse de m'être montrée aussi imprudente et impatiente.

« On doit faire attention. Les Mogadoriens sont en chasse. Ils ont tué Un, et peut-être sont-ils déjà sur les traces de Deux, de Trois...

— Mais il ou elle est tout seul ! » j'objecte. Les mots jaillissent, je ne suis pas en état de réfléchir à ce que je raconte.

J'ignore par quel mystère, mais je suis certaine de ce que je dis. Une intuition. Si ce Gardane est assez désespéré pour se servir d'Internet pour faire appel à nous, c'est que son ou sa Cêpane s'est fait tuer. Je ressens sa panique, sa peur. Je n'ose imaginer quelle catastrophe ce serait de perdre ma Katarina, de me retrouver livrée à moi-même. Faire face à tout ça... *sans* Katarina ? C'est tout simplement impensable.

« Et si c'était Deux ? Si elle se trouvait en Angleterre, avec les Mogs à ses trousses, et qu'elle nous appelait au secours ? »

Il y a quelques secondes encore, je me moquais de Katarina qui se laissait happer par les nouvelles. Mais là, c'est différent. Ce message me relie à quelqu'un *comme moi*. Et j'ai désespérément besoin de l'aider, de lui répondre.

« Peut-être que l'heure est venue, je dis en serrant les poings.

— L'heure de quoi ? » À voir son expression déroutée, il est évident que Katarina a peur.

« L'heure de se battre ! »

Elle se prend subitement le visage entre les mains et explose de rire.

Dans les moments de grande tension, c'est parfois sa manière à elle de réagir : elle rit quand il faudrait se montrer implacable, et elle devient sérieuse quand il faudrait rire.

Quand elle relève la tête, je comprends que ce n'est pas de moi qu'elle rit. Elle est simplement nerveuse, et perdue.

« Tes Dons ne se sont même pas encore déclarés ! s'écrie-t-elle. Comment pourrait-on mener une guerre maintenant ? »

Elle se lève en secouant la tête.

« Non. Nous ne sommes pas prêtes à combattre. Tant que tes pouvoirs ne se seront pas manifestés, nous ne nous lancerons pas dans cette bataille. Jusqu'au jour où les Gardanes seront parés, nous devons nous cacher.

— Dans ce cas, on doit lui répondre, à elle !

— Elle ? Qu'est-ce qui te fait croire qu'il s'agit d'une fille ? Ça pourrait aussi bien n'être personne. Juste un anonyme dont le vocabulaire a accidentellement déclenché une alerte sur mon logiciel.

— C'est l'un d'entre nous, je le *sais*. » Je plante mon regard dans celui de Katarina. « Et toi aussi, tu le sais. »

Elle hoche la tête, reconnaissant sa défaite.

« Rien qu'un message. Pour lui faire savoir qu'elle n'est pas seule. Pour lui redonner espoir.

— Tu as redit *elle* », fait remarquer Katarina avec un rire triste.

Si je suis tellement persuadée que la personne qui a écrit ce message est une fille, c'est parce que je l'imagine comme moi. Comme une version de moi plus seule et plus effrayée – privée de son Cēpane.

« D'accord », répond Katarina. Elle se penche vers le clavier et fait voler ses doigts sur les touches. Elle opte pour une phrase toute simple : « On est là. » Puis elle appuie sur Entrée.

Elle secoue la tête, embarrassée d'avoir cédé si facilement. Elle s'empresse d'effacer tout ce qui permettrait de remonter jusqu'à nous.

« Tu te sens mieux ? » demande-t-elle en se tournant vers moi.

Oui, un petit peu. L'idée d'avoir apporté un minimum de réconfort à l'un des Gardanes me donne le sentiment d'être reliée à cette lutte qui nous dépasse.

Je n'ai pas le temps de répondre. La douleur me secoue comme une électrocution, et j'ai beau ne l'avoir ressentie qu'une fois auparavant, je la reconnais instantanément, cette lance de lave bouillonnante qui traverse la chair de ma cheville droite. Ma jambe bondit sous moi et je pousse un hurlement. J'essaie désespérément de mettre la souffrance à distance en repoussant mon pied aussi loin que possible. Et je vois ma peau qui fume et grésille. Une nouvelle cicatrice, la deuxième, me zèbre la chair.

« Katarina ! » je mugis, ivre de douleur, en labourant le sol de mes poings.

Katarina est paralysée d'horreur, incapable de me venir en aide.

« La deuxième cicatrice, dit-elle. Numéro Deux est mort. »

CHAPITRE 3

Katarina se précipite vers le robinet pour remplir une carafe d'eau, qu'elle renverse sur ma plaie. Je suis au bord de l'évanouissement, et je me mords la lèvre si violemment que le sang me jaillit dans la bouche. Je regarde l'eau bouillonner au contact de ma chair brûlée, puis balayer les pions du plateau de jeu.

« Tu as gagné », j'ironise d'une petite voix.

Katarina ne relève pas ma pauvre blague. Elle est chargée de ma protection, et à ce titre elle est passée en mode « Cêpane de choc » : elle court aux quatre coins de notre modeste demeure pour dégoutter de quoi me soigner. En un rien de temps, elle applique du baume apaisant sur la blessure et l'enveloppe de gaze.

« Six... » Elle a les yeux humides, et dans son regard je lis de la peur et de la pitié. Sa réaction me prend au dépourvu – elle n'a recours à mon vrai nom que dans les moments de crise extrême.

Et c'est alors que je me rends compte que c'est exactement ça.

Depuis la disparition de Numéro Un, il s'est écoulé des années sans incident. On commençait à s'imaginer que la veine allait durer. Avec un petit effort, on aurait même pu croire que Numéro Un était mort d'un accident. Que les Mogadoriens n'étaient pas sur notre piste.

Mais c'en est fini des illusions. À présent, plus de doute possible. L'ennemi a retrouvé le deuxième des Gardanes,

et l'a assassiné. Le message que Deux nous a envoyé, à nous et au monde, c'est la dernière chose qu'il ou elle ait faite. Son exécution est maintenant inscrite dans ma chair.

Deux morts, ça n'a rien d'une coïncidence. Le compte à rebours est réellement en marche.

J'ai la tête qui tourne, et je me mords la lèvre plus fort pour ne pas tomber dans les vapes. « Six, dit Katarina en essuyant le sang qui me coule sur le menton. Détends-toi. »

Je secoue la tête.

Non. Je ne peux plus me détendre. Plus jamais.

Katarina fait de son mieux pour garder son sang-froid. Elle ne veut pas m'effrayer. Mais elle tient aussi à faire ce qu'il faut, à honorer ses responsabilités en tant que Cêpane. Je vois bien qu'elle est déchirée et traverse tout l'éventail des émotions, de la panique totale à une certaine sérénité philosophique. Elle veut le meilleur pour moi, et pour tous les Gardanes.

Elle prend mon visage entre ses mains et m'éponge le front. Grâce à l'eau et à l'onguent, la brûlure est un peu moins vive, mais la douleur reste aussi violente que la première fois – peut-être même pire. Mais je ne lui en dirai rien. Katarina est déjà bien assez tourmentée par ce que j'endure et par la mort de Deux.

« Tout ira bien, me rassure-t-elle. Il en reste beaucoup avant... »

Je sais que c'est sorti tout seul, qu'elle ne réfléchit pas à ce qu'elle raconte. Elle n'accorde pas moins de valeur à la vie des autres – Trois, Quatre et Cinq – qu'à la mienne. Elle s'empare juste de la première consolation qu'elle puisse trouver. Mais je ne peux pas laisser passer ça.

« Ouais. C'est tellement génial que d'autres aient à mourir avant moi.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. » Je vois bien que ma réflexion l'a contrariée.

Je pousse un soupir et pose la tête contre son épaule.

Parfois, dans le secret de mon cœur, je donne un autre nom à ma Cêpane. Et alors, pour moi, elle n'est plus Katarina, Vicky ou Celeste, ni aucun autre de ses pseudonymes. Dans ces moments-là, dans mon esprit, je l'appelle « Maman ».

CHAPITRE 4

Une heure après le drame, on est sur la route. Katarina serre si fort le volant de notre pick-up qu'elle en a les jointures exsangues. Tandis qu'on progresse sur les chemins de campagne, elle se maudit d'avoir choisi une planque pareille. Impossible de dépasser les soixante à l'heure sur des routes aussi mauvaises et poussiéreuses, alors que ce qu'on voudrait toutes les deux, c'est foncer sur une autoroute, pour mettre le maximum de distance entre nous et notre cabane désormais abandonnée. Katarina a fait ce qu'elle a pu pour effacer nos traces, mais si le scénario que nous imaginons est bien réel – à savoir que les Mogadoriens ont exécuté Deux juste après qu'on a vu son commentaire fatal sur ce blog –, alors ça signifie qu'ils sont rapides, et qu'ils sont sans doute déjà à proximité de notre ancien repaire.

Tout en regardant défilier les champs et les collines derrière la vitre côté passager, je me dis brusquement qu'ils sont peut-être *déjà* à Puerto Blanco. Voire à nos trousseaux sur cette route même. J'ai beau me sentir un peu lâche, ça ne m'empêche pas de tendre le cou vers le pare-brise arrière pour essayer de discerner d'éventuels poursuivants à travers le nuage que soulève notre véhicule.

Personne.

Pour l'instant, du moins.

Nous voyageons léger. Le pick-up contenait déjà la mallette de premiers secours, le nécessaire de camping poids

plume, des bouteilles d'eau, des lampes torches et des couvertures. Dès que j'ai pu de nouveau marcher, je n'ai eu qu'à rassembler quelques vêtements pour la route et à récupérer mon coffre dans le conteneur enterré sous la maison.

Dans la panique de la fuite, je n'ai pas eu le temps de me préoccuper de ma cheville à vif, mais la douleur se rappelle brutalement à moi, mordante et déchirante.

« Jamais on n'aurait dû répondre, marmonne Katarina. Je ne sais pas ce qui nous a pris. »

Je la dévisage, m'attendant à une expression de jugement – après tout, c'est moi qui ai insisté pour envoyer ce message –, et je suis soulagée de ne rien lire de tel sur son visage. Tout ce que je perçois, c'est de la peur, et aussi une grande détermination à nous emmener aussi loin d'ici que possible.

Je me rends compte que, dans ma hâte et dans ma confusion, je n'ai même pas noté si on avait pris au nord ou au sud, au carrefour à la sortie de Puerto Blanco.

« Les États-Unis ? » je demande.

Katarina hoche la tête en extirpant nos passeports les plus récents de la poche intérieure de sa veste de treillis. Elle me jette le mien sur les genoux. Je l'ouvre et contemple ma nouvelle identité.

« Maren Elizabeth », je prononce à voix haute. Katarina passe un temps fou à réaliser ces faux papiers, et je me plains systématiquement des prénoms qu'elle me choisit. Quand j'avais huit ans, alors que nous partions nous installer en Nouvelle-Écosse, j'avais supplié Katarina de m'appeler Starla. Elle avait catégoriquement refusé. Elle trouvait que c'était un nom qui « attirait trop l'attention », qui sonnait trop exotique. Quand j'y repense, ça me fait sourire. Une Katarina, au Mexique, on ne fait pas plus « exotique ». Et bien sûr, elle n'en change pas, elle. Katarina dit s'être attachée à son *vrai* nom. Finalement, les Cêpanes ne sont peut-être pas si différents des parents.

Maren Elizabeth... Ce n'est pas Starla, mais j'aime bien, à l'oreille.

Je me penche pour prendre mon mollet entre mes mains, juste au-dessus de la cicatrice. En serrant à cet endroit, j'arrive à engourdir un peu les élancements.

Pourtant, alors que la souffrance physique recule, la peur gagne du terrain. La peur de ce qui nous attend, ajoutée à l'horreur de la mort de Deux. Je décide de lâcher ma jambe, et de laisser ma chair battre sous la brûlure.

Katarina n'accepte de s'arrêter que pour faire le plein ou pour les pauses pipi. Le trajet est long, mais on a de quoi s'occuper. La plupart du temps, on joue aux Ombres, jeu inventé par Katarina au cours de nos voyages précédents, pour poursuivre l'entraînement, même enfermées dans une voiture.

« Un éclaireur mogadorien te fonce dessus à deux heures, avec une lame de soixante centimètres fixée au bras gauche. Il frappe, coup de poing circulaire.

— Je m'accroupis, j'esquive par la gauche.

— Il pivote, la lame passe au-dessus de ta tête.

— Toujours accroupie, coup de pied dans l'entrejambe. Balayage de droite à gauche.

— Il est sur le dos, mais il t'attrape le bras.

— Je laisse faire. J'utilise la force de son emprise pour libérer les jambes, bondis et le frappe au visage. Je dégage ma main. »

C'est un jeu étrange. Il me force à dissocier le physique du réel, à me battre non pas avec mon corps mais avec mon cerveau. Avant, je me plaignais que cet exercice soit totalement inutile, parce que les situations étaient inventées, et non tangibles. Pour moi, on se battait avec ses poings, ses pieds et son crâne. Pas avec ses méninges. Pas avec des mots.

Mais plus on jouait aux Ombres, plus je m'améliorais à l'entraînement, notamment dans les corps à corps avec Katarina. Finalement, la simulation était intéressante, impossible de le nier. Elle faisait de moi une meilleure combattante. Avec le temps, j'en suis venue à l'adorer.

« Je cours.

— Trop tard », réplique Katarina. Je suis à deux doigts de grogner, car je connais déjà la suite. « Tu as oublié qu'il avait une épée. Il t'a déjà frappée au flanc.

— Pas du tout. J'ai gelé sa lame et l'ai brisée comme du verre.

— Ah oui ? Vraiment ? » Ces dix heures de conduite ininterrompues ont fatigué Katarina, qui a les yeux injectés de sang. Pourtant je vois bien que je l'amuse. « J'ai dû rater cette partie-là.

— Ouais. » Moi-même je ne peux retenir un sourire.

« Et comment as-tu réalisé cet exploit ?

— Grâce à mon Don. Il vient de se manifester. Il se trouve que je suis capable de congeler des trucs. »

C'est pour rire, bien sûr. Mes Dons ne sont pas encore apparus, et j'ignore totalement quels pouvoirs j'aurai, quand ce sera le cas.

« Elle est bien bonne, celle-là », sourit Katarina.

CHAPITRE 5

Nous avons franchi la frontière américaine il y a plusieurs heures, sans accrocs. Je n'ai jamais compris comment Katarina s'y prenait pour nous fabriquer des faux papiers de cette qualité.

Elle arrête le pick-up dans un creux poussiéreux à l'écart de l'autoroute, où sont nichés un motel minuscule, de plain-pied, ainsi qu'un vieux *diner* décrépit et une station-service, qui à côté des deux autres bâtisses paraît flambant neuve.

Le jour se lève à peine et les premières lueurs rosées surgissent tout juste à l'horizon, nimbant notre peau d'une couleur étrange alors que nous émergeons du véhicule.

Katarina lâche un juron et remonte dans la voiture. « J'ai oublié l'essence, grogne-t-elle. Attends-moi ici. »

J'obéis, et la regarde quitter le parking en direction des pompes. On a convenu de se reposer un jour ou deux dans ce motel, histoire de se remettre de ces quinze heures de route épuisantes et du choc des événements récents. Même si on a prévu de rester un peu, le plein doit être fait : c'est la règle de Katarina.

« On ne laisse jamais un réservoir vide », dit-elle toujours. Je pense qu'elle le répète autant comme pense-bête personnel que pour que ça m'entre dans le crâne.

C'est une bonne règle. Par la vitrine du *diner* au bout du parking, j'aperçois des routiers à l'air ronchon en train de manger. Malgré les relents de carburant et de gaz d'échappement, je sens l'odeur de la nourriture flotter dans l'air.

Ou peut-être que c'est juste dans ma tête. J'ai horriblement faim. La simple perspective d'un petit déjeuner me fait saliver.

Je tourne le dos au *diner* pour essayer de penser à autre chose et inspecte le décor de l'autre côté du grillage qui entoure la station : des cabanes en bois à peine plus solides que des clapiers. Plutôt triste et minable, comme endroit.

« Bonjour, mademoiselle. » Je sursaute et fais volte-face. Un grand cow-boy aux cheveux gris passe à côté de moi d'un air important. Il me faut une seconde pour comprendre qu'il n'engage pas la conversation, que c'est simplement par politesse qu'il m'a saluée. Il opine de son grand chapeau et continue son chemin en direction du *diner*.

J'ai le cœur qui bat à tout rompre.

J'avais oublié comment c'était, sur la route. Quand on est installées quelque part, même dans un trou paumé comme Puerto Blanco, on finit par reconnaître les gens du coin. Grosso modo, on sait à qui se fier. Je n'ai jamais vu de Mogadorien de ma vie, mais Katarina m'affirme que, pour la plupart, ils n'ont aucun signe distinctif. Avec ce qui est arrivé à Numéro Un, et maintenant à Numéro Deux, je ressens un malaise diffus, je suis en état d'alerte permanent. Ces arrêts sur les aires de repos sont particulièrement redoutables, parce que personne ne se connaît, donc n'importe qui peut passer inaperçu. Pour nous, ça signifie que tout un chacun est une menace potentielle.

Katarina a garé le pick-up et revient vers moi avec un sourire las.

« Dodo ou petit déj ? » demande-t-elle. Avant que j'aie pu répondre, elle lève la main, pleine d'espoir. « Je vote pour dodo. »

— Et moi pour petit déj. » Les épaules de Katarina s'affaissent. « Tu sais que la faim l'emporte sur le sommeil. En toutes circonstances. » C'est une autre des règles de la route, et Katarina se résigne rapidement au verdict.

« OK, Maren Elizabeth. Après toi. »

CHAPITRE 6

Le *diner* est tellement grasseyé qu'il en est humide. Il est à peine six heures du matin, pourtant presque toutes les tables sont occupées, essentiellement par des routiers. Tout en attendant notre commande, je regarde ces gars engouffrer des bouchées énormes de viande – saucisse, bacon, ou galettes de maïs au porc. Lorsque mon assiette arrive enfin, je me jette littéralement sur son contenu : trois pancakes, quatre tranches de bacon, une part de pommes de terre sautées, le tout accompagné d'un grand jus d'orange.

Je clos mon repas par un rot bruyant que Katarina est trop épuisée pour commenter.

« Tu crois que... »

Katarina éclate de rire avant même que j'aie fini de poser la question. « Comment est-ce possible ? »

Je hausse les épaules, et lève le bras. Avec un sourire coupable, je commande une autre assiette de pancakes.

« Eh bien, réplique la serveuse d'une voix rocailleuse de fumeuse, votre petite a un sacré coup de fourchette. » C'est une femme d'un certain âge, au visage tellement ridé et buriné qu'on pourrait croire qu'il s'agit d'un homme.

« Oui, m'dame, je réponds.

— Ton appétit ne cessera jamais de m'étonner », renchérit Katarina tandis que la serveuse s'éloigne. Elle connaît pourtant la raison de ces fringales. Je m'entraîne constamment, et à treize ans, j'ai déjà le corps tendu et musclé